L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux: No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

—D'UNE—

TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIEME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

Le jeune homme, pâle comme un suaire, attendait anxieusement l'arrêt du savant médecin.

M. Delteil lui prit la main.

—Vous avez bien fait de m'appeler, dit-il; j'étais heureusement chez moi et j'ai pu arriver assez tôt.

—Alors, monsieur?

—Nous le sauverons.

—Ah! fit Paul, dans un long soupir de soulagement.

—Oui, vous pouvez vous rassurer; votre père est robuste et, heureusement, plus nerveux que sanguin; la crise ne durera pas et j'espère bien que dans quelques jours il pourra reprendre son travail.

Paul serra avec reconnaissance la main du docteur.

Ils s'étaient éloignés du lit et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre.

—Comment ce fâcheux accident est-il arrivé? demanda M. Delteil.

Le jeune homme n'hésita pas à dire qu'il avait revu sa mère, et il raconta, en l'atténuant autant que possible, sa conversation avec son père.

—Oh! alors, je comprends, dit le docteur, une émotion trop violente. Sa grande et incurable douleur, ses sentiments longtemps renfermés en lui-même ont fait explosion. Vous n'avez rien à vous reprocher, mon ami; mais je vous conseille d'attendre quelque temps avant de revenir sur ce douloureux sujet.

M. Delteil se retira en disant que tout allait aussi bien que possible, que tout irait bien.

—Mais vous reviendrez? lui dit Paul.

—Sans doute, demain, et aussi souvent que je le croirai nécessaire.

Le jeune artiste s'installa au chevet de son père, bien résolu à ne pas s'éloigner du cher malade tant qu'il ne serait pas complètement rétabli.

En regardant ce visage pâle encore plaqué de rouge, ces veines des tempes et du cou encore gonflées, ces yeux grands ouverts, qui regardaient sans voir, cette bouche, muette maintenant, Paul se sentait douloureusement impressionné. Il se disait que si son père était là, étendu sur son lit, masse inerte, il en était la cause.

Jamais aussi bien qu'à ce moment il n'avait senti comme il l'aimait, ce père ... qui avait toujours été si bon ... si plein de dévouement pour lui ... de grosses larmes dans les yeux et la poitrine pleine de sanglots, il murmurait:

—Cette attaque pouvait le tuer, et c'eût été moi.... Oh! s'il était mort, je n'aurais pu lui survivre.

L'image de sa mère et celle de Georgette se présentaient à ses yeux; mais, autant qu'il le pouvait, il les éloignait l'une et l'autre de sa pensée.

Il voulait ne s'occuper que de son père, être tout entier à son père.

Martine, la servante, resta avec lui dans la chambre du malade jusque vers onze heures. Alors il lui dit qu'elle pouvait aller se coucher et que, seul, il passerait le reste de la nuit auprès de son père.

—Je vous obéis, monsieur Paul, dit Martine, mais si vous aviez besoin de moi, ne craignez pas de m'appeler.

—C'est entendu.

La servante se retira.

Le jeune homme baissa l'épais abat-jour de la lampe, et celle-ci ne répandit plus qu'une faible lumière dans la chambre.

Paul s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir, les yeux fixés sur le visage du malade, dont la respiration était courte et pénible.

Vers une heure du matin, Lebrun commença à s'agiter, ses mouvements étaient convulsifs.

Paul se leva, inquiet, et s'approcha du lit.

Lebrun avait les yeux hagards, démesurément ouverts. La terreur était peinte sur sa physionomie contractée et son bras s'étendait hors du lit, comme pour repousser un fantôme effrayant.

Alors des mots d'abord inintelligibles, incohérents, sortirent de sa gorge serrée. Le malade était en proie à la fièvre du délire. Sa respiration était sifflante, sa voix étranglée, caverneuse.

Mais au bout de quelques instants, la voix devint plus forte et les paroles plus distinctes. Paul put entendre qu'il disait:

—Arrière la courtisane! Arrière la femme éhontée, la mère sans pudeur, sans entrailles!.... Ote-toi de devant mes yeux, tu m'épouvantes! Va-t'en, malheureuse, va-t'en, va-t'en! Mais d'où viens-tu donc?.... Tu étais morte, quel est donc le démon qui t'a fait sortir de la tombe? Je ne pensais plus à toi, je je t'oubliais, pourquoi es-tu revenue? Ah! tu veux me prendre mon fils, mon Paul, mon enfant! Non, tu ne l'auras pas, il est à moi, à moi seul!....

Et toi, dis, qui lui a mis dans l'âme l'enthousiasme du beau, qui lui a appris à aimer le bien et à détester le mal, qui lui a donné tous les principes de loyauté et d'honneur? Est-ce son brillant avenir qui miroite à tes yeux et t'attire? Ah! je comprends, va, je comprends, tu voudrais cacher, effacer ta honte dans le rayonnement de sa gloire!

Eh bien, non, tu n'as pas été à la peine, toi, tu n'as pas le droit d'être à l'honneur!

Tu étais loin, va-t'en où tu étais et d'où tu ne devais jamais revenir, laisse-nous nous aimer!

Après un repos, il continua, toujours de la même voix rauque, étranglée, et les prunelles luisantes:

—Tu ne me prendras pas mon fils, entends-tu? Je n'ai que lui, moi! Ne sais-tu pas qu'il est la joie, l'orgueil de ma vie lisse?

Regardant fixement Paul, dans lequel il croyait voir sa femme:

—Que viens-tu faire ici? continua-t-il avec l'accent de la fureur; mais tu as donc toutes les audaces! tu as donc oublié que je t'ai chassée! Arrière, malheureuse, tu vois bien que tu me fais souffrir, que tu me fais horreur! Je ne veux plus avoir ton visage devant mes yeux, je ne veux plus jamais que ta voix trompeuse arrive à mes oreilles.

Puis, avec un éclat terrible dans la voix:

—Ah! prends garde, prends garde! s'écria-t-il, je t'ai ménagée autrefois, aujourd'hui je te tuerais!

Ce dernier effort avait épuisé le malade; il bredouilla encore quelques paroles que Paul ne comprit pas, et sa voix s'éteignit subitement. Ses yeux se fermèrent, il eut encore deux ou trois soubresauts, puis il resta sans mouvement, comme anéanti.

Paul avait été condamné à entendre son père, et il venait encore de souffrir cruellement.

N'importe, se dit-il, elle est ma mère!

Au bout de quelques instants il s'aperçut que le malade s'était endormi et il put constater que la fièvre n'était plus aussi forte.

Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque le sculpteur se réveilla. Tout de suite il reconnut son fils et un doux sourire courut sur ses lèvres. Il avait maintenant toute sa connaissance, et avec la mémoire le souvenir de la terrible scène de la veille lui était revenu.

Il n'y fit aucune allusion. Mais regardant Paul avec attendrissement, il lui prit la main et la pressa longuement dans la sienne.

Un peu avant deux heures, Martine annonça la visite du docteur Delteil.

Paul s'empressa d'aller au-devant de lui.

—Eh bien? interrogea le docteur.

—Il va beaucoup mieux.

—C'est ce que j'espérais; comment a-t-il passé la nuit?

—Il a été très agité de minuit à trois heures du matin.

—Forte fièvre, c'était inévitable, avec transport au cerveau?

—Oui, monsieur.

—Voyons-le.

Le docteur entra dans la chambre.

Le malade l'accueillit avec un sourire et un regard de reconnaissance. Il lui tendit la main en disant:

—Merci, monsieur le docteur.

—Allons, vous allez bien, fit M. Delteil, ce n'a été qu'une fausse alarme; le teint est meilleur, encore de la fièvre, mais elle tend à disparaître. Je vous ordonne un repos absolu de quelques jours et parlez le moins possible; il y a une irritation nerveuse qu'il faut calmer. Vous allez encore garder le lit aujourd'hui et demain; ensuite vous pourrez vous lever dans l'après-midi et même si vous le désirez, faire une promenade d'une heure en voiture, en compagnie de votre fils.

Le médecin écrivit son ordonnance, puis causa quelques instants avec Paul, qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

—N'avez-vous plus aucune crainte, monsieur? lui demanda le jeune homme avant de le quitter.

—Plus aucune, mon ami; votre père est hors de danger. Vous pouvez ne pas rester constamment auprès de lui.

—Je ne le quitterai pas, monsieur le docteur, je le veillerai le jour et la nuit.

—C'est très bien, mon ami. Mais, vous savez, évitez-lui toute émotion et empêchez-le de trop parler. A propos, mon cher Paul, Lucien va nous quitter pour quelque temps.

—Ah!

—Le ministre envoie dans le Midi, pour y faire des études généalogiques, un groupe d'ingénieurs dont Lucien fait partie. Votre père sera complètement rétabli dimanche; venez avec lui à Passy; cette promenade lui fera grand bien; vous, Paul, vous pourrez causer avec votre ami et lui souhaiter un bon voyage.

La situation du sculpteur continua à s'améliorer.

Le jeudi, Paul lui proposa une promenade à Vincennes qu'il accepta. Au retour, il dit à son fils:

—Mes forces sont vite revenues; je pourrais me remettre au travail dès demain.

—Je ne vous le permettrais pas, mon père, ce serait imprudent. D'ailleurs, le docteur ne veut pas que vous repreniez vos outils avant lundi prochain.

Après un silence, Lebrun reprit:

—Tout de même, il paraît que j'ai failli mourir.

—De grâce, mon père, ne pensez pas à cela.

—Je n'ai pas été maître de moi, je me suis emporté; j'ai eu tort; j'aurais dû me contenir. Mon cher enfant, excuse-moi, pardonne-moi, et, si tu le peux, oublie tout ce que j'ai pu dire.

Sa voix avait des inflexions très douces, toute sa tendresse s'échapait de son cœur.

—Je t'aime, continua-t-il, et je t'ai fait de la peine, je t'ai blessé dans ton cœur. Oh! comme tu as dû souffrir! Vois-tu, si j'ai cédé ainsi à mon ressentiment, c'est que je pensais à toi, à ton enfance, à ta jeunesse privée de l'affection d'une mère; je puis jeter le voile de l'oubli sur bien des choses, mais cela, oh! cela....

—Je pardonne, mon père.

—Tu es meilleur que moi, Paul, tous tes sentiments sont purs. Aime ta mère et ne crains pas que je t'empêche d'aller la voir. Et puis, je te promets qu'il ne sortira plus de ma bouche une parole qui puisse te froisser dans ton affection.

—J'avais espéré davantage, mon père, dit Paul tristement.

—Non, répondit le sculpteur en secouant la tête, ce que tu voudrais est impossible. Que son affection réponde à la tienne, car elle ne peut se réhabiliter que par l'amour maternel.

Le mari venait de parler de sa femme avec calme, sans colère, et Paul se dit que c'était déjà quelque chose d'avoir obtenu cela. Cette nouvelle disposition d'esprit de son père lui permettait de garder son espoir.

Le samedi, Lebrun était tout à fait bien. Il passa toute l'après-midi au milieu de ses ouvriers et travailla même pendant plus de deux heures, malgré Paul, qui craignait qu'il ne se fatiguât.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite, le jeune homme n'avait pas quitté son père d'un instant. Le vieillard lui en était reconnaissant et le lui témoignait par un redoublement de tendresse câline.

Le soir, Paul lui dit:

—Demain, mon père, si vous le voulez, nous irons passer l'après-midi à l'hôtel Villarceau.

—Oui, oui, c'est cela, s'empressa de répondre le sculpteur; le docteur Delteil m'a sauvé, nous devons aller le remercier.

Le jeune homme devint subitement songeur.

—Toujours sa mère, se dit Lebrun.

Il se trompait.

Paul, à ce moment, pensait à Georgette; il se disait:

—Quoi qu'il puisse arriver, j'irai lundi à Montlhéry.

VIII

RENCONTRE IMPREVUE.

Après sa conversation avec Georgette, à laquelle nous avons fait assister le lecteur, Edouard Forestier avait pris l'omnibus pour revenir à la gare. Il se fit donner un billet de première classe et attendit l'arrivée du premier train se dirigeant vers Paris.

Pour aller à La Palud et revenir à Orléans, où il avait changé de train, il avait voyagé en deuxième classe, afin d'économiser sur ce qui lui restait des cinq cents francs que lui avait donnés la marchande à la toilette. A sa prudence habituelle, Forestier ajoutait maintenant la prévoyance. Il s'était dit:

—On sait bien comment on part, mais on ne peut savoir comment on reviendra.

Il avait pu craindre de manquer d'argent et de se voir, par ce fait, obligé de s'arrêter en route. Mais aucun accident ne lui était arrivé, rien n'avait attiré l'attention sur lui, et des gendarmes l'avaient vu passer sans même lui donner un regard.

Bien que, grâce à son alliée, il eût pu se métamorphoser, Forestier avait toujours et quand même peur des gendarmes.

Rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'être questionné ou mis en demeure de montrer des papiers qu'il n'avait pas.

C'est que plus d'une fois déjà, arrêté comme vagabond, il avait été vite reconnu comme un malfaiteur dangereux. Enfin il était arrivé sans encombre à Montlhéry, encore lesté de deux cent cinquante francs, et il espérait bien rentrer tranquillement à Paris.

Après une demi-heure d'attente, le train arriva. C'était un train de banlieue, s'arrêtant à toutes les stations. Cela importait peu à notre homme qui, ayant de l'argent en poche, n'éprouvait pas un pressant besoin de revoir Mme Prudence, qui lui imposait et lui inspirait une sorte de crainte.

Il monta dans un compartiment de première classe. Il s'y trouva seul, et quand le train se fut remis en marche, il se blottit dans un coin et se remit à réfléchir.

Le croirait-on, il pensa à sa femme, à cette pauvre Marguerite Lormont, à laquelle, par méchanceté, il avait volé son enfant et dont il avait fait une martyre.

Avait-il des regrets? Des regrets, lui, Forestier, allons donc! Il s'applaudissait, au contraire, d'avoir enlevé l'enfant à sa mère, puisque la fille de Marguerite, la sienne aussi, allait devenir l'instrument de sa fortune ou lui servir tout au moins à faire chanter la riche marchande à la toilette.

Mais que pouvait être devenue Marguerite et la petite fille que l'Espagnol lui avait confiée, la vraie jeune fille espagnole, à laquelle il avait l'audace de vouloir substituer sa fille? Il avait vainement cherché à le savoir. Il est vrai qu'il ne s'était pas adressé,—et pour cause,—à Mme Villarceau ou à M. Delteil, qui, seuls, auraient pu le renseigner.

Il se disait que, bien certainement, sa femme était morte. Elle avait toujours eu une si mauvaise santé! Par exemple, il ne pensait point que c'était sa mauvaise conduite, ses traitement odieux, son abjection qui avaient rendu Marguerite si frêle et détruit en elle la sève de vie.

Pour lui,—et il ne se trompait pas,—sa femme n'était plus de ce monde. Mais l'Espagnole, était-elle morte aussi? Peut-être. Après tout, cela lui était parfaitement égal, à présent que les fameux papiers étaient entre les mains de la terrible Mme Prudence. Ah! s'il pouvait les lui reprendre, les lui voler, comme il les avait volés au docteur Villarceau! Alors il ne serait plus l'esclave, la chose de cette énigmatique brocanteuse; il serait le maître, le seul maître de la situation.

Certes, il ne s'amuserait pas à chercher la fille espagnole à travers le monde, ce qui lui était d'ailleurs impossible, étant gueux comme Job, quand il avait sous la main sa fille, la belle Georgette, assez bien disposée à jouer le rôle qu'il lui donnerait.

—Tout de même, se disait-il, elle est charmante, ma fille, et elle a une allure que n'a jamais eue cette pâlotte et maigriotte Marguerite. Et puis elle a un air.... Des cheveux magnifiques, des dents admirables, de vraies perles, des yeux noirs comme je n'en ai jamais vus et une taille, une poitrine:... Un vrai type espagnol dans toute sa pureté. Oui, c'est une belle fille et, ma foi, je me sens tout fier d'en être le père.

Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais volontiers embrassée, mais je me suis retenu.... Pas de bêtises, il ne faut rien compromettre. Elle sera ma fille et je serai son père quand il le faudra. En attendant, faisons sa fortune en même temps que la mienne.

Mais pourquoi diable s'est-elle amourachée de cette espèce de rapin? Décidément, il y a là un cheveu. Il faudra que je m'informe et sache ce que c'est que ce joli cœur.

Le train, qui se rapprochait de Paris, s'arrêta à la gare de Choisy-le-Roi.

Un homme élégamment vêtu, de quarante-cinq ans environ, monta dans le compartiment de Forestier.

Celui-ci, assez mécontent d'avoir un compagnon, jeta, sans faire un mouvement, un regard sur le voyageur. Mais aussitôt, il se redressa brusquement.

—Ah ça? dit-il, je ne me trompe pas, c'est toi, c'est bien toi, Gustave Gandon.

—Edouard Forestier, fit l'autre, quelle surprise! Comme on se rencontre, comme on se retrouve après des années!

Les deux hommes, en même temps, se tendirent la main.

—On a vieilli, reprit Forestier, mais on se reconnaît tout de suite en se rappelant avec plaisir que l'on a été de bons amis.

—Et que l'on a partagé longtemps la bonne et la mauvaise fortune.

—C'est vrai, nous nous sommes rendus de mutuels services.

—Et nous pourrons peut-être nous en rendre encore.

—Je le désire. Ce cher Gustave!

Ils se serrèrent de nouveau la main.

Le train se remit en marche.

Gustave Gandon s'était placé en face de son vieil ami, rencontré d'une façon si inattendue.

—Sais-tu, Edouard, dit-il, qu'il y a bien dix ans que nous nous sommes perdus de vue?....

—C'est ma foi vrai.

—Qu'est-ce que tu as fait, depuis ce temps-là?

—Il m'est arrivé toutes sortes d'aventures.

—Agréables?

—Les unes oui, les autres non.

—Il y a toujours du bon et du mauvais dans la vie.

—A qui le dis-tu?

—Voyons, raconte-moi un peu ton histoire.

—Ce serait trop long pour aujourd'hui; un de ces jours nous parlerons de cela.

—Moi, mon cher, j'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru l'Europe et les deux Amériques; je suis resté quatre ans à New-York; mais comme on n'est nulle part mieux qu'en France, je suis revenu à Paris.

—Toujours garçon?

—Oui, toujours garçon; plus on vieillit, plus on tient à sa liberté; pour tout dire, je n'ai pas trouvé la femme que j'aurais pu épouser.

—Tu as donc été bien difficile?

—Cela dépend; j'aurais pu passer sur la beauté et autre chose, mais je voulais une dot....

—Grosse.

—Voilà.

—Et tu vis seul?

—Non pas, j'ai une maîtresse.

—Une autre manière de garder sa liberté.

—Nous vivons ensemble, fort tranquillement, moi indépendant, elle libre, à la mode américaine, car elle est Américaine, ma maîtresse: c'est moi qui l'ai amenée à Paris. C'est une femme très belle, très intelligente, très capable et jeune encore, elle n'a que trente-cinq ans; elle sait parfaitement tenir sa maison et faire les honneurs de son salon.

—Ah! elle a un salon?

—On ne peut mieux fréquenté, mon cher, société de choix: des jeunes femmes charmantes, adorables, point bégueules, sachant rire et causer avec esprit, des hommes du meilleur monde et d'un âge respectable, peu de petits jeunes gens aimant la pose; de temps à autre quelques étrangers, mais tous bons enfants. Mme Cauwey ne recevrait pas des taciturnes, des grincheux. On n'entre dans son salon qu'après avoir laissé à la porte la gravité et les soucis des affaires. On ne vient chez elle que pour se trouver en aimable compagnie, causer librement, s'amuser et rire. Je t'assure que la société y est charmante, agréable et tout à fait select.

—Par ce que tu m'en dis, mon cher Gustave, j'en suis convaincu.

—A propos, aimes-tu encore le jeu?

—On ne déteste pas ce que l'on a adoré.

—On joue chez Mme Cauwey, tu y viendras.

—Heu, heu!

—Tu as l'air de faire la grimace; autrefois, pourtant, tu étais un beau joueur. Voyons, est-ce que tu ne joues plus?

—Si, mais plus guère.

—Pourquoi?

—Je n'ai plus, comme au temps dont tu parles, de l'or plein mes poches.

—C'est me dire que tu n'as pas fait fortune.

—Hélas! non.

—Tu habites à Paris?

Forestier resta un instant silencieux, puis répondit:

—Non, mais j'y viens demeurer.

—Mais, alors, d'où sors-tu?

—J'étais dans le Midi, en dernier lieu à Biarritz.

—Que faisais-tu par là? Tu cherchais la fortune?

—Je l'ai toujours et partout cherchée.

—Ce n'est pas dans le Midi de la France que tu pouvais la trouver; tu fais bien de revenir à Paris. Il n'y a que Paris, vois-tu: on ne trouve la fortune qu'à Paris, et quand on ne la découvre pas où elle se cache, c'est qu'on ne sait se servir ni de son intelligence ni de ses talents.

—Quand la chance vous tourne le dos....

—On la force à regarder de face. Ainsi, mon pauvre vieux, tu es décavé?

—A peu près.

—Que te reste-t-il?

—Deux cent cinquante francs, je crois.

—Avec ça tu peux te remettre à flot, je t'y aiderai.

Forestier secoua la tête.

—Je ne veux pas laisser un vieil ami dans la peine, ajouta Gandon.

On arrivait à Paris.

—Je ne te quitte pas, dit l'amant de Mme Cauwey; nous allons d'abord prendre tes bagages.

Forestier resta un instant tout interloqué.

—Mes bagages, fit-il, mais....

—Quoi?

—Ils n'arriveront à Paris que demain ou après-demain.

—Les aurais-tu laissés en gages? fit l'autre en riant.

—Non, mais par suite d'une erreur, m'a-t-on dit, ils sont partis dans une fausse direction.

—Ils sont assez coutumiers du fait, ces employés de chemins de fer. Eh bien, puisque nous n'avons rien à attendre, partons.

Gustave Gandon arrêta une voiture de place.

—Es-tu attendu chez quelqu'un? demanda-t-il.

—Non.

—Alors, où vas-tu?

Forestier ne songeait pas à rentrer dans son taudis de la rue du Poirier, à Montmartre. Il répondit:

—Où veux-tu que j'aille, si ce n'est dans un hôtel? Oh! un hôtel modeste, convenable cependant, où je pourrai trouver une chambre de cinquante francs, soixante au plus. Il faut aller selon ses moyens.

—Naturellement. Je vais te conduire dans un hôtel du quartier Beaujon où je suis un peu connu.

—Décidément, Gustave, tu es le meilleur des amis.

—J'ai le souvenir des beaux et bons jours d'autrefois.

S'adressant au cocher, Gandon lui dit:

—Conduisez-nous au faubourg Saint-Honoré, devant Saint-Philippe-du-Roule.

Ils montèrent dans le fiacre.

La course était longue. Le cocher maugréa un peu; mais que faire? Il partit, et sa mauvaise humeur retomba en coups de fouet sur son cheval.

—Tu ne sais pas, dit Gandon, à Forestier, nous allons dîner ensemble, ensuite, tu prendras possession de ta chambre et je t'emmènerai.

—Où cela?

—Tu ne devines pas?

—Pas du tout.

—Chez ma maîtresse, à qui je veux te présenter dès ce soir, ainsi qu'à sa société.

—Y penses-tu? Tu devrais pourtant voir que je ne suis pas présentable. J'ai sur moi une chemise de trois jours et pas même des gants. Quelle singulière figure je ferais, en pareil équipage, dans le salon de cette dame, au milieu de sa brillante société!

—Comment, tu te trouves embarrassé pour si peu? réplique Gandon en riant très fort, mais, mon cher, tu trouveras chez le premier chemisier venu et la chemise et les gants.

—Oui, sans doute, mais....

—Quoi encore? Un coup de brosse à ta redingote? Le garçon de l'hôtel te le donnera.

Forestier ne put s'empêcher de rire. La bonne humeur de son ami le gagnait malgré lui.

—Non, ce n'est pas cela, fit-il.

—Alors, explique-toi.

—Je suis parvenu à faire oublier mon nom d'Edouard Forestier, et pour rien au monde je ne voudrais l'entendre prononcer dans un salon.

—Oui, oui, je comprends.... Comme moi, mon pauvre Edouard, et pour des raisons analogues, tu as dû changer de nom souvent. Crois-tu donc qu'on me connaît chez ma maîtresse sous mon véritable nom? Non pas. Dans les salons de Mme Cauwey, où j'ai le bon esprit de jouer un rôle assez effacé, je me fais appeler baron de Lormier. Ça sonne toujours bien, un titre de noblesse, et aujourd'hui plus que jamais, quoique nous vivions sous un gouvernement démocratique; cela ne m'empêche point de me montrer à l'occasion fort partisan des idées nouvelles, de me faire le défenseur des opprimés, de plaider chaleureusement la cause du prolétariat dans ses justes revendications.

—Est-ce que tu fais de la politique?

—Pas si sot; mais il est bon, dans le monde, d'avoir ou tout au moins de paraître avoir une opinion et des pensées généreuses. Ça fait bien et ça donne du ton.

—En vérité, je ne te reconnais plus.

—L'âge, mon cher, l'âge; c'est en vieillissant que l'on apprend la vie.

—J'ai vieilli, et je crois bien n'avoir rien appris du tout. Pourtant, je ne suis pas un imbécile.

—Tu n'as pas su te servir ou tu t'es mal servi de ton intelligence. Mais nous nous éloignons de notre sujet. Comment t'appelles-tu aujourd'hui?

—Alexis Pontois.

—Peuh! Est-ce qu'on s'appelle Alexis Pontois? Je comprends qu'on porte un pareil nom quand on le tient de son père, mais point qu'on se le donne soi-même, quand il y en a tant d'autres à choisir, sonores, ronflants. Pontois, c'était bon pour le Midi d'où tu arrives; mais te voici à Paris, probablement pour quelque temps, et il faut te donner un nom qui réponde à ta figure, à ton langage, à tes manières distinguées, un nom qui fasse dresser la tête, ouvrir les oreilles et jette de la poudre aux yeux. Veux-tu être aussi baron, ou mieux encore comte ou marquis? Oh! cela ne te coûtera pas davantage.

—Merci, mon cher, je ne tiens pas à un titre et moins encore à trop attirer l'attention sur moi.

—Alors quel nom veux-tu? Surtout, plus de Pontois; en as-tu un autre qui ne soit ni usé, ni compromis?

—Aucun, répondit sourdement Forestier.

—Eh bien, je vais t'en trouver un, moi.

Le faux baron de Lormier réfléchit un instant et s'écria:

—J'ai trouvé! Si ça te convient, à partir de maintenant tu te nommeras Louis de Fabrège.

—Soit; va pour Fabrège, avec ou sans la particule.

—Le "de" fait bien et j'y tiens; sois tranquille, on ne te demandera pas à voir tes parchemins.

Les deux camarades, repris de justice et coureurs d'aventures, descendirent du fiacre devant l'église Saint-Philippe-du-Roule. Forestier donna au cocher deux francs, prix de la course avec le pourboire.

—Maintenant, dit Gustave, allons faire des achats.

Ils trouvèrent facilement une boutique où Forestier se contenta d'acheter la chemise et la paire de gants dont il avait besoin.

Du moment que, conduit par son ami, il allait passer la soirée dans une maison où l'on jouait, il ne devait pas trop puiser dans sa bourse, sachant bien que dès qu'il s'approcherait d'une table de jeu et verrait des cartes, il ne résisterait pas à l'envie de tenter la fortune.

On se rendit ensuite rue de Berri où Forestier se fit donner une chambre dans un hôtel d'assez belle apparence.

Après qu'il eut consacré une demi-heure à sa toilette, les deux compères allèrent dîner dans un restaurant du quartier. Ce fut le baron de Lormier qui commanda les plats, les vins, voulant bien fêter un ancien ami retrouvé d'une façon si imprévue. Ce fut également lui qui demanda l'addition et paya la dépense, ce dont Fabrège se sentit particulièrement touché.

Il était alors près de dix heures du soir.

Tranquillement, et tout en causant du passé à voix basse, nos deux hommes s'enfoncèrent dans la rue de Courcelles.

Après un quart d'heure de marche, le baron s'arrêta sur le trottoir en disant:

—C'est ici.

Ils étaient devant une porte derrière laquelle on devinait une habitation entre cour et jardin.

—Diable! fit Forestier, un hôtel!

—Oui, un petit hôtel, confortable et coquet, comme il convient à une jolie femme qui veut que sa maison soit un lieu de délices pour ses amis. Comme ça, vois-tu, dit Gandon, on est tout à fait chez soi et libre d'y faire tout ce que l'on veut; on a moins à redouter la curiosité des voisins et l'on ne craint pas d'importuner les autres locataires.

—Et c'est toi qui paie cet hôtel?

—C'est moi, c'est elle; quand je n'ai pas, elle me donne; une autre fois, c'est ma bourse qui est la sienne.

—C'est bien, je suis renseigné.

Le faux baron ouvrit la porte à l'aide d'une clef qu'il avait sur lui et ils entrèrent dans la cour, peu vaste, mais qui encadrait l'hôtel se prolongeant des deux côtés jusqu'à un jardinet planté de massifs touffus, invitant aux promenades mystérieuses dans les belles nuits d'été.

L'hôtel avait deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, puis les combles.

Les quatre grandes fenêtres du premier étage étaient magnifiquement éclairées; deux, celles du grand salon, par un lustre, les autres par des lampes et des bougies dans des appliques.

En même temps que le son d'un piano, des éclats de voix et des rires arrivèrent aux oreilles des deux amis.

—Tu entends, dit le baron, on s'amuse.

Ils montèrent au premier étage et trouvèrent dans un large couloir, formant antichambre, un domestique en livrée qui, silencieusement, les débarrassa de leurs chapeaux et pardessus.

Ils entrèrent dans le grand salon où se trouvaient réunies une quinzaine de personnes, trois ou quatre femmes d'un âge mûr, quelques vieux messieurs aux cheveux grisonnants et de jeunes filles fort jolies, très séduisantes, dont la plus âgée ne devait pas avoir vingt-quatre ans. Elles avaient le visage animé et encore toute la fraîcheur de la gaieté de la jeunesse; elles avaient de belles dents blanches et ne se privaient pas de rire pour les faire voir.

Elles avaient des allures qui n'étaient pas précisément celles qu'on pourrait s'attendre à trouver dans une société bien choisie, chez des jeunes filles du meilleur monde; elles avaient des poses lascives, des regards langoureux, parfois timides et effarouchés, selon le rôle qu'elles devaient jouer, ce qui ne les empêchait pas, à un autre moment, de parler avec une étonnante liberté de langage et d'expression.

Elles étaient assez richement vêtues et bien parées; mais un jeune homme depuis peu sorti du lycée, ou fraîchement arrivé de sa province, aurait certainement trouvé que ces jeunes demoiselles, si charmantes, étaient un peu trop décolletées.

Forestier, qui avait autrefois fréquenté tous les mondes, surtout le monde interlope, ne s'étonna point. Du reste, son ami Gustave lui en avait dit suffisamment pour lui faire deviner ce qu'était réellement le salon de Mme Cauway.

Dans les vieilles dames, ayant l'air fort réservées, qui ne s'occupaient que des jeunes qu'elles surveillaient et qui obéissaient à des signes, Forestier voyait des proxénètes; et dans les jeunes filles, choisies parmi les beautés du trottoir ou des ateliers de modistes et de fleuristes, des Phryné amenées chez Mme Cauwey pour y attirer de vieux et jeunes débauchés et en même temps des joueurs, qui trouvaient chez la dames du petit hôtel les agréments du tapis vert et, entre deux parties, celui d'une conversation amoureuse.

Mme Cauwey, fort bien conservée et belle encore, trônait en reine dans son salon; elle savait causer et ne manquait pas d'esprit, deux qualités absolument nécessaires à une intrigante. Quand elle parlait, elle tenait son monde sous le charme de sa parole et l'étonnait par la finesse et la vivacité de ses reparties.

Voyant entrer son amant accompagné d'un étranger, elle s'était levée et avancée.

Le baron de Lormier présenta son ami, M. Louis de Fabrège.

Celui-ci fut accueilli par un gracieux sourire de la dame, qui, sans façon, lui présenta sa main. C'était la réception de M. de Fabrège; il faisait maintenant partie du cercle.

Il salua tout le monde avec beaucoup d'aisance. Le coquin ayant fait peau neuve, ne se trouvait pas embarrassé, comme quelques jours auparavant sous son vêtement guenilleux. Il avait déjà pris au sérieux son nouveau nom et son nouveau rôle et s'était fait une tête de circonstance.

Tous les yeux s'étaient levés sur lui; on trouva qu'il avait fort bonne mine, beaucoup de distinction, un grand air.

Ces dames semblaient fouiller ses poches du regard, se demandant sans doute si elles étaient pleines d'or et si son portefeuille était lourd de billets de banque.

Ah! si elles avaient su.... le beau, l'élégant M. de Fabrège était du coup un homme à la mer.

D'un rapide coup d'œil il fit l'inventaire du salon, somptueux en apparence, mais du clinquant seulement, rien d'artistique, en réalité rien de riche, le tout d'un assez mauvais goût.

Mais cela était pour lui d'un médiocre intérêt.

Les portes latérales du salon étaient ouvertes à deux battants, et dans le petit salon à droite et à gauche, dans la salle à manger transformée en salle de jeu, Forestier voyait des tables recouvertes du tapis vert traditionnel et autour des tables des joueurs assez nombreux.

—Messieurs, dit Mme Cauwey, nous sommes ici le cercle des dames; s'il vous plaît de passer dans les salles où l'on joue, vous le pouvez.

Forestier salua, puis s'approcha de la porte du petit salon, où le faux baron le suivit.

—Hein! lui dit tout bas Gustave, en lui mettant familièrement la main sur l'épaule, tu es toujours le même: voir jouer te donne le désir de jouer aussi.

—Oui, c'est plus fort que moi.

—Eh bien, malgré que tu ne sois pas riche, il te faut mettre au jeu quelques louis. Je t'ai amené ici avec la certitude que tu gagneras.

—Ah! tu crois cela?

—Oui, la chance a des caprices; elle vient toujours après la déveine.

—Oh! toujours! Enfin, je verrai tout à l'heure. Quel est ce monsieur brun qui tient à ce moment le jeu de baccara?

—C'est un Espagnol.

—Je l'aurais deviné, car il a bien la tête d'un Espagnol.

—On reconnaît mieux encore sa nationalité quand il parle; bien qu'il sache parfaitement le français, il le parle avec un accent espagnol très prononcé.

—Il a l'air d'un grand seigneur.

—Tu trouves?

—Il joue avec un calme....

—Il est toujours le même; jamais je ne lui ai vu perdre son sang-froid. Constamment grave comme tu le vois; la foudre éclaterait à ses pieds qu'il ne s'en émouvrait pas; la chose la plus drôle du monde n'amènerait pas un sourire sur ses lèvres pâles.

—C'est un original!

—Non. C'est tout simplement un homme qui doit avoir en tête quelque vaste projet, et qui se met certainement un masque sur le visage.

—Il a dans le regard quelque chose de terrible.

—Ou plutôt de fatal.

—Comment se nomme-t-il?

—Il a plusieurs noms.

—Lui aussi.

—Il a ce droit tout comme un autre.

—Ici, il se fait appeler José Ducos. Mais je sais, moi, son véritable nom.

—Ah!

—Il se nomme don Antonio de Villina.

—Ah! un véritable hidalgo.

—Tu l'as dit, il a l'air de ce qu'il devrait être, un grand seigneur. Je ne sais pas bien son histoire, mais il a dû être fort riche; à présent, c'est un noble espagnol ruiné, obligé de recourir aux expédients pour vivre.

—Comme il y en a tant, pensa Forestier.

Puis à haute voix:

—Il gagne encore! mais il a au jeu un bonheur incroyable.

IX

LE JEU.

Les deux camarades étaient restés un instant silencieux.

—D'après ce qui m'a été raconté, reprit le faux baron, cet homme, dont les cheveux noirs commencent à s'argenter aux tempes, mais qui a été certainement un fort bel homme, ce don Antonio de Villina a eu une existence très tourmentée, semée de piquantes aventures; il aurait mené à Madrid la vie à outrance, s'y serait fait remarquer par des folies sans nom, des extravagances invraisemblables. Très recherché, très entouré, jetant l'or à pleines mains, il était le beau vainqueur des plus charmantes Madrilènes. Il a eu plusieurs duels fameux dont on a beaucoup parlé à l'époque.

Il était un des plus brillants officiers de l'armée espagnole, sans peur comme Bayard, mais pas sans reproches. Enfin, il a été, comme nous le disons à Paris, l'homme du jour.

Les événements ont changé tout cela. Ruiné, ses bons amis se sont éloignés de lui,—il en est presque toujours ainsi,—et à la suite de je ne sais plus quelle aventure scandaleuse, il a dû s'expatrier. On ne sait pas trop où il est allé et ce qu'il a pu faire dans les pays qu'il s'est plu à honorer de sa présence.

Est-il à Paris depuis plusieurs années? Je l'ignore. Il y a six mois que je l'ai rencontré dans une maison où l'on joue; nous avons échangé quelques paroles, et bien qu'il soit assez réservé et paraisse difficile dans le choix de ses relations, il est venu ici, invité par moi; la société lui a plu, il est